

AKI SHIMAZAKI

YAMABUKI

roman

LEMÉAC / ACTES SUD

Leméac Éditeur reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour ses activités d'édition et remercie le Conseil des Arts du Canada, la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) et le Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du Québec (Gestion SODEC) du soutien accordé à son programme de publication.

Tous droits réservés. Toute reproduction de cette œuvre, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

© LEMÉAC, 2013
ISBN 978-2-7609-1267-0

© ACTES SUD, 2014
pour la France, la Belgique et la Suisse
ISBN 978-2-330-02671-4

Imprimé au Canada

I

Le soleil brille au-dessus d'une mer émeraude. Sur la plage, Tsuyoshi surveille les travaux des habitants qui construisent un radeau avec des rondins et des vrilles. Un samurai s'approche de lui en appelant : « Général Toda ! »

Je vais au large à la nage. Devant moi s'étend à l'infini l'horizon. Des goélands volent en troupe, allant et venant. Je monte sur un rocher et contemple l'île, toute couverte de fleurs de *yamabuki**. Sa couleur or luit au soleil.

Je replonge dans l'eau fraîche et me promène entre les récifs coralliens et les plantes. Il y a des oursins collés sur des roches. Tsuyoshi adore en manger, mais je n'ose toucher les aiguillons sans porter de gants. « Tant pis ! » À côté de moi passe un poisson jaune tellement joli. Il monte, je le suis et refais surface avec lui.

* Les mots en italique sont regroupés dans un glossaire en fin d'ouvrage.

Soudain, le soleil disparaît sous un épais nuage noir. Le vent se met à souffler. Un orage s'annonce. Il faut que je regagne la côte. Un instant après, un éclair aveuglant coupe le ciel, puis le tonnerre gronde sourdement. Je m'écrie : « Oh non ! »

La pluie commence à tomber à torrents. Je suis paniquée. Mes pieds ne bougent pas comme je veux. À ce moment, quelqu'un m'appelle : « Aïko ! » C'est une voix d'homme d'âge mûr. Il n'y a personne autour de moi. Je me demande : « Qui est-ce ? » L'homme me dit : « Tiens cette corde ! Courage ! » Sa voix me semble familière, mais je ne peux pas l'identifier. J'attrape la corde qui me tire vers la plage.

Tsuyoshi arrive dans une barque. Soulagée, je dis à l'homme dont je ne vois pas le visage : « Monsieur, merci beaucoup de m'avoir sauvée. Mon mari est tout juste là. » Aussitôt, la corde disparaît.

Quand nous regagnons finalement la plage, l'orage s'arrête.

Brusquement, les habitants hurlent : « Regardez, là ! » Ils désignent du doigt le large. On aperçoit au loin quatre bateaux noirs qu'on n'a jamais vus. Ils sont gigantesques. Ils s'avancent vers notre île. Tsuyoshi dit : « Ce sont des étrangers. » Peu après, on entend des bruits de canons provenant des

bateaux, l'un après l'autre. Tout le monde est pétrifié.

Tsuyoshi déclare aux habitants : « Je vais les voir. Il faut les empêcher de débarquer. » Le samurai s'exclame : « Général Toda, c'est dangereux ! » Je dis à Tsuyoshi : « Je vais avec toi ! » Il refuse fermement : « Non ! Cette fois, je dois partir seul. » Aussitôt, il remonte dans la barque qui s'éloigne rapidement. Je crie : « Mon chéri ! »

Le bruit de la pluie. Je suis éveillée depuis quelques instants. À côté de moi, mon mari respire paisiblement dans son sommeil. Je songe au rêve que je viens de faire. Je me demande : « L'homme qui m'a sauvée, qui était-ce ? » Je réfléchis. Peut-être mon père, décédé lorsque j'étais en bas âge.

Il est seulement cinq heures et demie. Je pourrais me rendormir au moins deux ou trois heures, mais mon esprit est devenu trop clair pour que ce soit possible. Toutefois, je n'ai pas envie de me lever si tôt. Je décide de demeurer allongée dans le lit jusqu'à ce que mon mari se réveille.

Cela fait quatre jours que la pluie tombe sans discontinuer. Cette année, il me semble que le *tsuyu* est arrivé plus tôt que d'habitude.

En général, cette saison ne me dérange pas. Au contraire, c'est la période la plus stimulante pour mes activités artistiques : la cérémonie du thé, l'ikebana, la lecture. Je m'amuse parfois à écrire des haïkus au

son de la pluie fine, diluvienne, battante. Et lorsque le soleil tout blanc et éblouissant annonce la venue de l'été, je ressens déjà de la nostalgie pour les moments passés à écouter la pluie.

Néanmoins, il fut une époque où ce climat m'alanguissait et me rendait mélancolique. Cela a commencé lorsque j'étais dans la quarantaine. Chaque année je souhaitais partir quelque part, ailleurs, dans un pays qui soit sec tout le long de l'année. Et quand j'ai atteint le milieu de la cinquantaine, tout d'un coup ces sentiments négatifs ont disparu. Je me demandais si cela avait un rapport avec la fin de ma ménopause.

Je lève les yeux vers les fenêtres couvertes par les rideaux blancs en dentelle. La lumière pénétrant à travers est devenue plus vive que tout à l'heure. La pluie a cessé sans que je m'en rende compte.

La maison se fait silencieuse. Je dresse l'oreille pour me mettre à l'affût du moindre bruit. Seulement la légère respiration de mon mari. Je respire à fond, très lentement. « Quelle tranquillité ! »

Mon mari murmure. Il doit rêver. Sa mine est calme. Je l'entends répéter : « Il va venir... Il va venir... » Je me demande : « Qui est "il" ? Serait-ce le même que dans mon rêve, comme si nous étions en symbiose ? »

Ce sera bientôt notre cinquante-sixième anniversaire de mariage.

Je me dis : « Cinquante-six ans... Nous avons partagé un temps si long sans nous séparer. Nous avons auparavant été totalement étrangers l'un à l'autre, au moins dans ce monde. »

Je pose ma main fraîche sur la sienne. Sa chaleur me pénètre. En contemplant son visage, je vois l'image d'un général de samurais ruisselant de pluie. Il se tient debout devant une misérable maison de chaume. Une jeune fille en kimono apparaît et lui tend un rameau de fleurs de *yamabuki*.